

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 49

Artikel: L'arrivée d'un navire à Marseille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'influence du théâtre sur les coeurs généreux.

On donnait l'autre dimanche, sur notre petite scène lausannoise, la représentation d'un drame riche en épisodes émouvants. Il s'agissait d'un pauvre enfant enlevé par une bohémienne qui était à la tête d'une troupe de bateleurs ambulants, et qui exerçait sur sa victime les plus durs traitements pour l'amener par la force à partager le sort de ceux qui componaient sa troupe.

Un jour que l'enfant n'avait pas réussi dans ses exercices comme d'habitude et que d'abondantes larmes avaient coulé de ses yeux, elle l'enferma après l'avoir roué de coups, et le mit au pain et à l'eau. Depuis longtemps déjà, les passants s'étaient aperçus de ces scènes barbares ; depuis longtemps, ils juraient de punir la coupable.

L'occasion se présenta au dernier acte de la pièce. Quelques hommes courageux assaillirent la baraque de saltimbanques pour délivrer ce malheureux enfant. La porte résistait sous leurs coups, lorsqu'un brave pompier de Lausanne, en faction dans la coulisse, vivement ému à la vue de cette scène s'identifia si bien à la situation qu'il oublia qu'il était au théâtre.

— Attendez, leur dit-il en traversant la scène et sur le ton de la plus vive indignation, je vais vous donner un coup de main !

Aussitôt dit, aussitôt fait ; d'un coup d'épaule, le décor vola en éclats, au grand désespoir de notre excellent machiniste Marti, qui fut suspendre la représentation pendant un quart d'heure pour réparer le désastre.

— Mais, mais, qu'avez-vous pensé ? dit M. Storz au vaillant pompier, qui vint lui demander une chope.

— C'est vrai !... cette vieille sorcière !... qu'elle n'y revienne pas, ou bien nom de nom !

On lulu précauchenâo.

Y'a on part d'ans, l'ai avai pè lo tsaté dè Grancy on certain vôlet que n'étai pas pî crouïe à l'ovradzo quand lâi irè ; mâ on iadzo que l'étai bin repessu, à midzo, faillai que fassé onna pionçâie. Que lo teimbs bargagnâi et que y'aussé oquie à reduirè, âo bin qu'on sâi bin accouâiti, tant pî, ne sè tsaillessai pas dè tsandzi sa moûda, l'allâvè adé s'étaîdré su la tetse, et on iadzo amont, terivè l'étsila après li, que n'iavâi pas moïan dè savâi iô cé coo avai passâ, kâ s'einfatavè dein la grandze ein passeint pè iô que sâi, et jamais on lo revayâi devant dué 3'hâorès.

On dzo que lo bordzâi étai montâ su lè hiâo, après son dinâ, ye vâi mon Loïâ, don lo vôlet, qu'étai bin adrâi étai su lo recôo et l'étsila découtè li. Ah ! Ah ! que sè peinsâ vouaiquie iô mon lulu sè vint reduirè, et lâi criè :

— Loïâ !

— Aôh ! que fâ l'autro ein sè frotteint lè ge, qu'ai vo ?

— Porquiè dâo diablo tirè-tou l'étsila après tè quand te vas su la tetse.

— Oh vâidè-vo, noutron maîtrè, l'est po que clliâo guieusès dè motsès ne pouésson pas châi veni mè dévorâ.

L'arrivée d'un navire à Marseille.

Qui n'a vu souvent flotter au mât de la vigie de Notre-Dame de la Garde un ou plusieurs pavillons ? Qui ne s'est demandé, en voyant ces signaux, ce qu'ils signifiaient et à qui ils s'adressaient.

Un guetteur se trouve posté là-haut, avant l'aube et jusqu'après le crépuscule, braquant sa longue-vue sur l'horizon. Dès qu'il distingue une voile, il hisse à son mât un pavillon, dont la forme et les couleurs indiquent le nom du navire aperçu.

Un autre guetteur a son poste au centre de la ville, en un endroit d'où il découvre à merveille la vigie de la colline, et, dès qu'il aperçoit le signal, il prévient l'armateur et les personnes intéressées de la prochaine arrivée du navire.

Le navire est encore au large, mais les signaux de la vigie ont été aperçus par des guetteurs intéressés ; ce sont les remorqueurs. Ils courrent aussi loin que possible, se répartissent dans toutes les directions, cherchent l'arrivée, et, dès qu'ils l'ont distingué, courrent sur lui de toute la vitesse de leur hélice. C'est à qui arrivera le premier, à qui gagnera le remorquage, à qui remorquera de la plus grande distance, et quand ils se présentent plusieurs concurrents à la fois, c'est à qui fera le plus grand rabais. Le capitaine traite au mieux de ses intérêts, on lance une amarre et le navire suit le pas rapide du remorqueur qui l'entraîne.

Parfois, on se passe de ce service de renfort ; une bonne brise souffle d'arrière, les voiles s'enflent à son haleine et le bâtiment file tout seul jusqu'au port.

Les bateaux-pilotes ont souvent aperçu le navire qui arrive avant les remorqueurs, car ils vont ordinairement plus au large que ceux-ci. Un d'eux s'approche, un pilote monte à bord et le bateau s'éloigne, portant à un autre arrivant un autre pilote, car il y en a ordinairement six ou sept à bord.

Du moment où le pilote est à bord, il a le commandement et la responsabilité du navire qui l'a pris. C'est lui qui donne ses ordres à l'équipage et celui-ci lui obéit comme à son capitaine.

Le pilote demande avant toute chose à voir la patente du navire ; la patente est le certificat de santé délivré dans les ports de mer aux navires qui partent. Si la patente est brute, c'est-à-dire si elle atteste que le navire est parti d'un pays infecté par le typhus, la fièvre jaune, la peste ou le choléra, le pilote le conduit en quarantaine, au Frioul. Des ordres spéciaux donnés par la direction de la santé

le lui prescrivent. Si la patente est nette, il le conduit au port.

Le navire arrive donc, il entre dans le bassin; une chaloupe est descendue et le capitaine s'y embarque. Il se présente au bureau de la santé, où l'on examine la patente; il passe de là à la douane et au bureau du port.

A la douane, il dépose ses deux manifestes; l'un de provisions (tabac, eau-de-vie, liqueurs, etc., devant être consommés à bord), l'autre de marchandises. On y appose le *ne varietur* traditionnel et le lendemain, quelquefois le jour même, un vérificateur va faire sa visite à bord et constate si les manifestes sont conformes au contenu du navire.

Au bureau du port, on assigne au capitaine la place qu'il doit occuper dans le bassin et on lui donne son tour de mise à quai et de débarquement.

Que reste-t-il alors à faire au navire qui vient d'arriver? Au milieu du bassin, sans remorqueur, car celui-ci le lâche après l'entrée, c'est en tirant sur les câbles, qu'une embarcation est allée amarrer, qu'il doit se ranger et prendre sa place. Il opère ce travail à force de bras ou à l'aide du cabestan, et quand il est à son poste, quand le pilote a quitté la passerelle, une journée de grande liesse commence pour l'équipage. Les matelots paient cinq francs par jour aux hommes qu'ils choisissent pour les remplacer, et eux, prenant un congé réglementaire, vont remplir les cabarets et les... buvettes, où ils dépensent en quelques jours l'argent qu'ils ont gagné en plusieurs mois de traversée.

(*Petit Marseillais.*)

On lit dans la *Feuille d'Avis* de mercredi dernier :

« La municipalité de Lausanne ouvre un concours pour la fourniture de 10,000 kilog. d'avoine pour le service de 1878. Le cahier des charges est déposé au bureau des travaux, etc. »

Est-ce que décidément tu veux me quitter? demandait l'autre jour à son domestique, un propriétaire de la place de St-François.

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi donc? n'es-tu pas content de la maison? que réclames-tu? parle franchement.

— Je ne réclame rien... je suis très heureux avec monsieur, mais...

— Mais quoi?

— C'est... c'est que je ne peux pas m'arranger avec madame.

— Ah mon pauvre ami, si c'est cela, fais comme moi, prends un peu patience, je t'en prie. Il y a 20 ans que je suis marié et nous n'avons pas encore pu nous arranger.

Deux messieurs se jettent sur un canapé et appuient leur tête sur le dossier.

— Ne vous appuyez pas sur ce meuble, il n'y a pas de housse! dit la maîtresse de la maison.

— Oh! ne craignez rien, répond l'un des visiteurs; je ne mets jamais de pommeade.

— Et moi, ajoute l'autre, qui était chauve comme un genou, je ne mets jamais de cheveux!

Un inspecteur primaire visitant une classe de moutards, leur dit avant de se retirer:

« Jeunes élèves, je vois avec plaisir que quelques-uns d'entre vous occupent les premiers rangs de la classe. C'est très bien... mais il y en a trop dans les derniers... Il faut travailler!... En travaillant, vous pouvez et vous devez arriver à être *tous de la première moitié.*

Simple pensée :

Un bon livre et une bonne femme sont choses excellentes pour ceux qui savent les apprécier à leur juste valeur. Beaucoup cependant jugent les deux d'après la beauté de leur couverture.

YVONNE ET CARMEN

— Vous voulez une confession, soit! Je vais vous la faire! J'ai rencontré beaucoup de femmes que je trouvais charmantes, et auxquelles j'avais plaisir à le dire pendant un mois, voire quelquefois pendant six; puis, ce temps passé, cela m'ennuyait de leur répéter encore ce que je leur avais trop souvent dit, et je trouvais un prétexte pour les revoir rarement, et même pour ne les revoir jamais.

— Ainsi vous me donnez votre parole, votre parole d'honneur, que jamais un sentiment sérieux n'est entré dans votre cœur, que pas un souvenir n'est resté dans votre mémoire! Jurez-le!

Didier hésita. Elle le regardait avec anxiété.

— Si vous saviez quel est l'unique souvenir qui soit resté dans ma mémoire, cela vous ferait sourire. Cet amour, si tant est qu'on puisse le nommer ainsi, était bien pur; ça, je puis vous le jurer!

— Vous avez aimé une jeune fille?

— Une enfant.

— Elle est morte?

— Je n'en sais rien; je n'ai jamais pu la retrouver.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

— C'était impossible! De grâce, ne me forcez pas à vous raconter cela!

— Où était donc cette enfant? Je vous en prie, dites-le moi! Je veux tout savoir!

— Elle était sur une montagne et...

— Et...

— Elle gardait des moutons, dit en riant Didier. Serez-vous jalouse? ajouta-t-il en baisant les mains d'Yvonne.

— Non, répondit-elle; je suis heureuse!

— Et moi donc! Il me semble que je rêve!

— Mais vous trouvez ce que je viens de faire inexplicable? Convenez-en!

— C'est vrai! Je suis heureux, ébloui, mais... je ne comprends pas...

— Et quand vous réfléchirez à cela, vous serez inquiet de l'avenir; vous vous demanderez si la femme assez hardie pour faire ce que j'ai fait ce soir sera une compagne fidèle pour toute votre vie!

D'un geste, elle arrêta Didier qui voulait protester.